

• 106 •



1500

Neil Smith

M+

Le livre

«Vous êtes-vous déjà demandé, chère mère et cher père, quel genre de dentifrice utilisent les anges au paradis? Je vais vous le dire, moi... Le livre que j'écris sur ma vie dans l'au-delà vous présentera ces détails. J'espère un jour trouver le moyen de vous le faire parvenir.»

7 septembre 1979. C'est la première semaine de cours au collège Helen-Keller. Oliver «Boo» Dalrymple –élève de quatrième à la pâleur spectrale et au cœur malade, scientifique en herbe et paria social– récite les cent six éléments du tableau périodique devant son casier. Dans la seconde qui suit, il se réveille au «Village», un au-delà exclusivement réservé aux trépassés de treize ans.

Ici, il n'y a ni arbres ni animaux, seulement d'innombrables rangées de dortoirs en brique rouge, entourées de gigantesques remparts de béton. Au plus grand étonnement de Boo, les «qualités» qui faisaient de lui un paria sur Terre lui valent ici des amis. Il se surprend à éprouver une joie qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. Mais même au paradis, la vie peut être un enfer. Et tandis que le jeune garçon coule des jours heureux, il découvre que sa mort ne résulte pas, comme il le croyait, d'une défaillance de son cœur malade. Boo a été assassiné. Et le coupable pourrait bien l'avoir suivi jusque dans l'au-delà...

L'auteur

Né à Montréal en 1964, [Neil Smith](#) est auteur et traducteur. Son recueil *Big Bang* a remporté le prix McAuslan, remis par la Fédération québécoise des écrivains anglophones, en plus d'avoir été en lice pour plusieurs autres prix. Il a

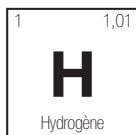
également été trois fois finaliste au Journey Prize, décerné à la meilleure nouvelle de l'année. *Boo*, son premier roman, est en cours de publication dans une dizaine de pays et a gagné le Prix Paragraphe Hugh MacLennan.

Neil Smith

BOO

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

L'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e



Vous êtes-vous déjà demandé, chère mère et cher père, quel genre de dentifrice utilisent les anges du paradis? Je vais vous le dire, moi. Nous saupoudrons nos brosses à dents de bicarbonate de soude. Le goût est salé. Pas étonnant, vu que le bicarbonate de soude est une sorte de sel.

Vous ne vous êtes jamais posé de questions sur le dentifrice qu'on emploie au paradis, n'est-ce pas? Après tout, vous êtes agnostiques. Il faut dire que les croyants eux-mêmes s'interrogent rarement sur les détails pratiques de la vie dans l'au-delà. Ils associent le paradis à une sensation d'amour et à un sentiment de paix. Ils ne se demandent pas si les ananas qu'ils y consommeront seront frais ou en conserve. (On nous sert les deux, mais les fruits en boîte figurent plus souvent au menu.)

Le livre que j'écris sur ma vie dans l'au-delà vous présentera ces détails. J'espère un jour trouver le moyen de vous le faire parvenir.

Comme vous le savez, je suis mort devant mon casier du collègue Helen-Keller le 7 septembre 1979, soit il y a un mois jour pour jour. Avant de mourir, je récitais les cent six éléments du tableau périodique. C'est mon casier (le numéro 106) qui m'en a donné l'idée, et j'avais pour objectif de mémoriser tous

les éléments dans l'ordre chronologique. J'étais arrivé au numéro 78, le platine (Pt), lorsque Jermaine Tucker m'a interrompu en me donnant un gros coup sur le côté de la tête. « Qu'est-ce que tu fous, Boo ? »

Je vous ai raconté que mes camarades de classe m'appelaient Boo en raison de la pâleur spectrale de ma peau et de mes cheveux blanc-blond dressés tout droit sur ma tête, comme sous l'effet de l'électricité statique. Certains d'entre eux me considéraient comme un albinos, à tort, évidemment : un vrai albinos a les yeux rouge foncé ou tirant sur le violet, alors que les miens sont d'un bleu pâle.

« Boo ! Quelle ironie ! vous écrieriez-vous peut-être. Notre fils est bel et bien devenu un fantôme. »

Vous vous tromperiez. En effet, il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une ironie. On pourrait parler d'authentique ironie si Jermaine Tucker avait lancé : « Waouh, Boo ! Je respecte et j'admire ta volonté d'apprendre le tableau périodique par cœur ! »

Le respect et l'admiration sont tout le contraire des sentiments que j'inspirais à Jermaine et, à vrai dire, à la plupart de mes camarades de classe.

Vous rendiez-vous compte que j'étais un paria ? Si non, je regrette de ne pas vous l'avoir signalé clairement. Mais, comme vous n'auriez rien pu faire, je cherchais à vous éviter des inquiétudes inutiles. Vous vous tourmentiez déjà assez à cause du trou inopérable dans mon cœur et, depuis longtemps déjà, vous me répétiez de ne pas surmener les muscles de cet organe.

Jermaine est parti en classe et j'ai poursuivi mon énumération comme si de rien n'était, sous l'œil des scientifiques Richard

Dawkins et Jane Goodall, dont j'avais scotché les photos à l'intérieur de la porte de mon casier. Pour la toute première fois, j'ai atteint le numéro 106, le seaborgium (Sg), sans jeter un seul coup d'œil au tableau périodique accroché sous les photos de Richard et de Jane.

Il faut croire que mon exploit mémoriel a surexcité mon cœur parce que je suis aussitôt tombé dans les pommes et sur le sol. Je pourrais écrire que j'ai « rendu l'âme », mais j'ai horreur de cet euphémisme. Ou encore, eu égard à mon surnom, que j'ai rejoint le camp des fantômes. Je préfère toutefois dire la vérité, crûment et simplement : mon cœur s'est arrêté et je suis mort.

Je ne saurais préciser combien de temps s'est écoulé entre le dernier boum de mon cœur dans le couloir de l'école et le moment où j'ai ouvert les yeux ici, dans l'au-delà. Après tout, qui sait dans quel fuseau horaire se situe le paradis ? La pièce où je me suis retrouvé ne correspondait pas du tout, c'est le moins que je puisse dire, à l'image galvaudée qu'on se fait du paradis. Je n'ai pas vu d'anges à la robe blanche et au sourire benoît glisser sur un amoncellement de nuages en chantant d'une voix de fausset. À la place, j'ai vu une fille noire qui ronflait dans un fauteuil pivotant à dossier haut, un livre à ses pieds.

J'ai tout de suite su que j'étais mort. Mon premier indice : je la distinguais parfaitement, cette fille, malgré l'absence de mes lunettes. J'ai même pu lire le titre de son livre : *Fille noire, pierre sombre*. En fait, je voyais avec une grande netteté tout ce qui m'entourait. La fille portait un jean bleu et un tee-shirt orné d'une portée de chatons angoras. Des billes de couleur pendaient au bout de ses nattes collées et elles m'ont fait penser au boulier que vous m'avez offert quand j'avais cinq ans.

J'étais couché dans un lit à une place sous un drap et une mince couverture en coton. À part le fauteuil pivotant et ce lit, la pièce sans fenêtres ne comptait aucun meuble. Au plafond, un ventilateur tournait. Des peintures abstraites étaient accrochées aux murs : gribouillis, taches, coulures. Je me suis redressé dans le lit. Mon torse nu semblait anormalement blanc, et les artères bleuâtres qui marbrent mes épaules ressortaient beaucoup. En jetant un coup d'œil sous le drap, j'ai constaté que je ne portais pas de bas de pyjama ni même de sous-vêtements. En soi, la nudité ne me gêne pas : selon moi, un pénis n'est ni plus ni moins embarrassant qu'une oreille ou un nez. N'allez pourtant pas vous imaginer que je me sentais bien dans les douches du gymnase de l'école, par exemple. Dans les douches communes, les papillomavirus humains, qui causent la verrue plantaire, prolifèrent. Et là, à deux reprises, Kevin Stein a décidé qu'il serait tordant d'uriner sur ma jambe.

– Hou-hou ! ai-je crié à la fille assise dans le fauteuil pivotant. Allô ?

La fille s'est réveillée en sursaut et m'a dévisagé, les yeux exorbités.

– Dois-je comprendre que je suis mort ?

Bondissant de son fauteuil, elle s'est précipitée vers moi et, d'un coup de pied, a propulsé accidentellement son roman sous le lit. Elle m'a pris la main et l'a serrée. Je me suis dégagé parce que, comme vous le savez, j'ai horreur qu'on me touche.

– T'es pas mort, mon chou, a-t-elle dit. T'es passé de l'autre côté, mais t'es toujours vivant.

– « Passé de l'autre côté » ?

– Ici, on dit « passé de l'autre côté » au lieu de « mort ». Ou

juste « passé », pour faire plus court. Comme on parle de la note de passage à un examen de maths.

Son sourire a découvert entre ses incisives centrales supérieures un trou assez grand pour accueillir une paille. Le lit, lorsqu'elle s'y est assise, s'est enfoncé sous son poids. J'ai lu dans le magazine *Science* un article sur la longévité dans lequel on affirmait que les minces vivent plus longtemps que les gros. Dans l'espoir de contrecarrer les effets du trou dans mon cœur, j'avais essayé de prolonger ma vie en restant svelte. Inutile de dire que mes efforts ont été vains.

– Je me présente, a-t-elle dit. Je m'appelle Thelma Rudd et je viens de Wilmington en Caroline du Nord, où ma famille exploite le Horseshoe Diner.

Elle m'a demandé comment je m'appelais et d'où je venais.

– Oliver Dalrymple de Hoffman Estates dans l'Illinois, lui ai-je répondu. Mes parents y ont un salon de coiffure appelé Clippers.

– Tu sais pourquoi tu es passé, Oliver Dalrymple ?

– Mon cœur, je crois, n'était pas sain.

– « Pas saint » ? a-t-elle demandé d'un air intrigué. On a tous le cœur *saint*, ici.

– Non, j'avais un trou dans le mien.

– C'est affreux, a-t-elle dit en me tapotant la jambe.

Thelma m'a appris qu'elle appartenait à un groupe de bénévoles appelés les « bienfaiseurs ».

– Je suis toujours d'accord pour m'occuper des renaissances, ici, à l'hôpital Meg-Murry, a-t-elle dit. J'aime bien accueillir les nouveau-nés comme toi.

Je lui ai demandé combien de temps prenait une renaissance.

– Un clin d’œil et c’est fini, a-t-elle répondu en clignant des yeux à plusieurs reprises. Au Meg-Murry, un bienfaiseur est toujours en service. On sait jamais quand un colis va nous tomber dessus.

Elle a tapoté le matelas et j’ai regardé le lit, sa couverture froissée, son oreiller qui conservait l’empreinte de ma tête. Le lit ne me semblait ni mystérieux ni miraculeux.

– On se matérialise ici, juste comme ça ?

Thelma a hoché la tête.

Elle m’a examiné d’un air inquisiteur. En voyant ses yeux enfoncés, je me suis dit que, à une certaine époque, elle avait dû porter des lunettes, elle aussi.

– Tu veux que je te dise, mon chou ? a-t-elle lancé. J’ai jamais rencontré un nouveau-né plus calme que toi. Depuis dix-neuf ans que je suis ici, au Village, j’en ai vu, des crises de nerfs.

– Dix-neuf ans ! me suis-je écrié. Mais on jurerait que tu as le même âge que moi.

– On a tous treize ans, ici.

Notre au-delà particulier, m’a-t-elle alors expliqué, est réservé aux Américains passés de l’autre côté à l’âge de treize ans.

– On l’appelle le Village. Nous, les villageois, on pense qu’il y a de nombreux villages au paradis. Un paradis pour chaque âge : un pour ceux qui sont passés à seize ans, ou à vingt-trois, ou à quarante-quatre, et ainsi de suite.

– Treize ans, ai-je dit, mystifié. Vous avez tous treize ans ?

– Les villageois vieillissent jamais. Nous restons à treize ans pendant toute notre vie dans l’au-delà. Je suis exactement comme j’étais en arrivant ici il y a dix-neuf ans.

Vous allez trouver cela absurde, chère mère et cher père, mais cette stagnation dans l'au-delà m'a attristé plus encore que le constat de ma propre mort. Je ne grandirai jamais, je n'irai pas à l'université et je ne deviendrai pas scientifique. Et, franchement, j'ai eu ma dose de jeunes de treize ans, avec leur stupidité, leur cruauté et leur immaturité, chez nous, aux États-Unis.

Thelma a remarqué mon accablement soudain.

– Par contre, plus on reste ici, plus on devient sage, a-t-elle dit. Dans certains cas, du moins.

– Subdiviser l'au-delà par âge est une bonne idée, ai-je concédé, beau joueur. Et si tous les morts étaient entreposés au même endroit, le Village serait drôlement surpeuplé.

Je lui ai ensuite demandé :

– Je vais rester ici pour l'éternité ?

Elle a secoué la tête.

– Non, nous, les villageois, on est ici pendant seulement cinq décennies. Après, on se couche, un beau soir, et on se réveille jamais. On s'évanouit dans la nuit. Tout ce qui reste de nous, c'est notre pyjama.

– Ah bon ? Et où va-t-on, ensuite ?

– Certains disent qu'on passe à un niveau supérieur du paradis, où la cuisine est meilleure, la plomberie plus solide et les cieux plus ensoleillés, a répondu Thelma. D'autres pensent qu'on se réincarne quelque part aux États-Unis. La vérité, c'est que personne sait vraiment où on va.

Thelma s'est levée et a ouvert la porte d'une salle-penderie. Elle en est ressortie avec un jean, des tee-shirts, des boxers et des chaussettes, qu'elle a posés sur le lit.

– Tu chausse du combien ?

– Du trente-neuf.

Elle est retournée me chercher des chaussures.

– Tu as des mocassins ? lui ai-je demandé.

Ce sont les chaussures que tu m’achetais toujours, chère mère.

– Au Village, y a pas de chaussures en cuir ! a-t-elle crié. Le cuir, c’est de la vache morte, et au paradis y a pas de place pour les morts.

Pendant qu’elle était dans la salle-penderie, j’ai enfilé un boxer et le jean, couvert de pièces rouges, blanches et bleues, aux couleurs du bicentenaire, célébré trois ans plus tôt.

– Il n’y a que des Américains, ici ?

– Ouais. On reçoit pas d’étrangers. Que des jeunes qui ont vécu au pays de l’Oncle Sam.

J’ai songé à ces films de science-fiction absurdes dans lesquels des personnages venus de lointaines planètes parlent couramment l’anglais américain, mais jamais le suédois ou le swahili.

– Et les autres religions ? ai-je demandé en choisissant un tee-shirt teint à la ficelle parmi les cinq ou six qu’elle avait étalés sur le lit.

– Ah ! On n’est pas divisés par religion. On reçoit un peu de tout. Des baptistes, des catholiques, des mormons, des juifs, des témoins de Jéhovah. Tout ce que tu veux, mon chou, on l’a.

Elle est réapparue avec une paire de sneakers défraîchis, au bout desquels les lettres G et D étaient inscrites à l’encre.

– T’es de quelle religion, toi ? a-t-elle demandé.

– Athée.

Elle a pouffé de rire.

– Y a des jours où je doute de l’existence d’un être suprême, moi aussi.

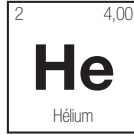
Je me suis assis sur le lit pour enfiler les chaussures. Thelma s’est installée à côté de moi et a ôté des peluches sur mon tee-shirt.

– Je suis pas pratiquante, mais j’ai une riche vie spirituelle, a-t-elle dit. T’as une vie spirituelle, toi, Oliver?

– Je n’ai pas eu une seule journée de spiritualité de toute ma vie.

Elle m’a gratifié d’un sourire troué.

– Eh bien, ta vie aux États-Unis est terminée, mon chou. Ta vie dans l’au-delà est sur le point de commencer. Ici, tu vas peut-être te découvrir un peu de spiritualité.



Mais que veut-on dire quand on parle de «spiritualité»? Veut-on dire qu'on ressent instinctivement la présence d'une puissance supérieure qui guide notre vie et régit le monde? Ou s'agit-il simplement de l'émerveillement ou de la stupeur qu'inspire la beauté?

Quand ils songent au paradis, les croyants ne pensent ni aux toilettes ni au dentifrice, mais ils se font souvent une idée assez précise du paysage. Ils s'imaginent des petits ruisseaux, des cimes enneigées, des chutes d'eau rugissantes et des forêts luxuriantes. Des lieux dont la beauté naturelle les a éblouis, où ils ont vécu une expérience spirituelle.

Eh bien, adieu ruisseaux, montagnes, chutes et forêts. Vous auriez une meilleure idée du Village en vous représentant un vaste ensemble de bâtiments abritant des HLM. Nos dortoirs en briques rouges de deux étages sont des immeubles de ce type. Les autres bâtiments (écoles, bibliothèques, réfectoires, centres communautaires, entrepôts) sont des structures anonymes, mais solides. Ils ressemblent à s'y méprendre à ceux qu'on voit dans l'Illinois, à un détail capital près.

Au Village, les immeubles «se réparent tout seuls».

Avec le temps, la lézarde d'un mur se colmate, les marches

de travers s'égalisent et les lattes branlantes d'un parquet se solidifient. Si, par exemple, on casse un carreau avec un ballon de football, la vitre ne met que quelques semaines à repousser. Parfois, un villageois en proie à l'ennui fracasse exprès la fenêtre de son dortoir pour avoir le plaisir de regarder la vitre réapparaître petit à petit.

Trois semaines après mon arrivée, j'ai moi-même volontairement cassé un carreau, non pas par ennui, mais bien par désir de mener une expérience scientifique. Ayant le sommeil léger, je n'ai pas voulu courir le risque de laisser entrer les bruits du dehors dans ma chambre. J'ai donc donné un coup de marteau dans la vitre de la remise qui surplombe ma résidence, le dortoir Frank-et-Joe-Hardy. Le matin, à la première heure, je grimpe sur le toit pour contempler le lever du soleil et examiner la vitre dans son cadre. À l'aide d'une règle, je mesure la progression quotidienne du verre afin d'établir si elle est constante. Jusqu'ici, elle ne l'est pas : certains jours, la vitre gagne deux centimètres et demi, et certains autres, sept ou huit. Mystère.

Avec un couteau de poche, cette semaine, je me suis entaillé l'avant-bras gauche. Ne vous alarmez pas, chère mère et cher père : je mène une expérience visant à déterminer combien de temps la blessure mettra à se refermer. Tout indique qu'on guérit plus vite au paradis qu'aux États-Unis. Nous sommes également immunisés contre les maladies graves. Ainsi, les enfants morts de leucémie, disons, n'ont pas à craindre de souffrir de nouveau. De la même façon, la cécité et la surdité sont inconnues au Village. Imaginez l'étonnement et l'ébahissement d'une personne comme Helen Keller se réveillant dans un monde où elle peut voir et entendre.

Le Village m'éblouit-il? Oui, souvent. Bien que je sois ici depuis un mois, j'ai rencontré peu de personnes qui partagent mon émerveillement devant des trucs aussi banals que les toilettes, les interrupteurs et les vide-ordures. Où va l'urine, ici, quand on tire la chasse d'une toilette? D'où vient l'électricité qui alimente la lampe de mon bureau? Jusqu'où va la boîte d'ananas que je jette dans le vide-ordures?

Certains villageois soutiennent que nos ordures dégringolent jusqu'aux États-Unis. Ils croient que les vide-ordures servent de portails et qu'il existe peut-être ici d'autres tunnels qui descendent jusque chez nous. Pour ma part, j'ai besoin de preuves irréfutables.

Dans le Village, on se déplace à l'aide de bicyclettes dix vitesses. Souvent, leur peinture est écaillée, parfois leur chaîne déraille, mais elles permettent d'aller où on veut (interdiction formelle de rouler sur les trottoirs, cependant). Les vélos n'appartiennent à personne; en d'autres termes, nous ne pouvons pas nous approprier un modèle qui nous plaît. Hier, j'en ai réservé un au dépôt et j'ai roulé jusqu'à la bibliothèque Guy-Montag pour passer l'après-midi à écumer les rayons. J'ai noué au guidon le ruban rouge qui indique que le vélo est en service, mais, en sortant, j'ai constaté la disparition de mon moyen de locomotion. Les anges, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ne respectent pas toujours les règles, et il leur arrive de s'approprier le bien d'autrui. Hélas, les villageois ont les mêmes petites manies que les habitants de Hoffman Estates.

Autre déception: nos bibliothèques ne renferment que des livres de fiction. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour lire un traité d'entomologie ou d'astronomie! Mais non. Je dois me

satisfaire de polars, de bandes dessinées, de romans littéraires (il y a je ne sais pas combien d'exemplaires de *Sa Majesté des mouches*, par exemple) et de romans destinés aux jeunes adultes et portant sur des sujets comme la grossesse chez les adolescentes et la toxicomanie. Puisqu'il n'y a pas d'insectes au Village, un traité d'entomologie peut sembler superflu, d'accord, mais on n'y voit ni adolescentes enceintes (les seules naissances, par ici, sont les renaissances) ni drogues (bien qu'il n'y ait pas de marijuana, un garçon de mon dortoir affirme fumer des feuilles de tisane à la camomille pour devenir « tout mou »).

En fait, le Village est dépourvu de nombreuses choses que les Américains tiennent pour acquises : téléphones, téléviseurs, journaux, gratte-ciel, voitures, feux de circulation, supermarchés, boîtes aux lettres et ainsi de suite.

En revanche, on y trouve une chose absente des villes des États-Unis : de gigantesques remparts de béton, c'est-à-dire quatre Grands Murs, appelés mur du Nord, mur du Sud, mur de l'Est et mur de l'Ouest, qui entourent notre chez-nous et s'élèvent à une hauteur d'environ vingt-cinq étages. Il arrive que des morceaux de béton de la taille d'une assiette se détachent des murs et se fracassent sur le sol. Les sections les plus basses sont tapissées de peintures réalisées par des jeunes aux inclinations artistiques. Parfois, des villageois se réunissent au pied d'un des murs pour crier et chanter en chœur dans l'espoir que quelqu'un, de l'autre côté, les entendra et leur répondra. Jusqu'à présent, cet espoir a toujours été déçu.

Ici, treize (eu égard à notre âge) est le nombre chanceux ; le Village compte treize secteurs divisés en patchwork : Un, Deux, Trois, Quatre, Cinq, etc. (Le dortoir Frank-et-Joe,

soit dit en passant, se trouve dans le Onze, non loin du mur du Nord.) Certains voient le Village comme un terrarium en béton, de forme rectangulaire, dans lequel nous faisons figure de souris de laboratoire. Ils se demandent s'il existe, quelque part au sud, un terrarium rempli de Mexicains de treize ans et, quelque part au nord, un terrarium rempli de Canadiens de treize ans. Ils se représentent notre dieu sous les traits d'un scientifique se livrant à une infinité d'expériences dans un gigantesque laboratoire peuplé d'anges.

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour que notre dieu soit effectivement un scientifique comme le biologiste évolutionniste Richard Dawkins ou la primatologue Jane Goodall! (Comme je vous l'ai répété cent fois, vous êtes les portraits tout crachés de Richard et de Jane, même si mère insiste pour dire qu'elle ressemble davantage à Olive Oyl, la fiancée de Popeye, mais en blonde.)

À mon avis, notre dieu est non pas un scientifique, mais plutôt un artiste hippie un peu excentrique. Je l'appelle « Zig », nom qui me semble sensass et à la mode (à compter de maintenant, chère mère et cher père, j'utiliserai, dans l'histoire que je vous raconte, le mot « Zig » à la place du mot « Dieu » chaque fois que quelqu'un l'emploiera pour désigner le dieu aux commandes de notre paradis). Je m'imagine un homme maigre avec une barbe et de longs cheveux, conforme aux représentations de Jésus-Christ, sauf que, au lieu d'une tunique, il porte un jean délavé et un tee-shirt orné de marguerites ou du symbole du yin et du yang. Il arbore des tongs, chaussures populaires au Village. Dans mon esprit, il fume de la marijuana (et non des feuilles de camomille), fait brûler de l'encens et porte des

bagues d'humeur à plusieurs doigts. Zig n'est sans doute pas un vrai de vrai dieu, car si les dieux sont généralement considérés comme infailibles, lui multiplie les gaffes. Par exemple, les toilettes se bouchent et débordent sans cesse. Comme le disent les villageois, « la plomberie de Zig, c'est de la m**de ». (Connaissant votre aversion pour les gros mots, chère mère et cher père, j'atténue le propos à l'aide d'astérisques.)

Zig ne nous envoie jamais de panoplies de chimiste, de traités d'astronomie, de rapporteurs d'angle ni de tableaux périodiques. Non, lui, c'est plutôt la gouache, les pastels, les craies, les crayons et les feutres de toutes les couleurs. Nous recevons même des bombes aérosol (d'où les graffitis qu'on voit partout).

Donnez-nous aujourd'hui notre *peinture* de ce jour. (Ha! ha!)

Zig nous fournit aussi des instruments de musique comme des ukulélés, des guitares acoustiques, des trombones, des violons, des tambourins et des harmonicas. Les jeunes d'ici sont doués pour la musique et je m'associerais volontiers avec eux si je n'avais pas une oreille déplorable, une voix faiblarde et deux pieds gauches. Et puis, à quoi bon mentir? Même si j'avais la grâce d'un danseur et la voix de baryton d'une vedette d'opéra, je ne me joindrais pas à eux.

Zig nous procure aussi de l'équipement sportif: des ballons de football, des battes de base-ball, des raquettes de badminton, des ballons de basket, des crosses de hockey sur gazon. Je dois avouer que je trouve ces articles sinistres: au collègue Helen-Keller, j'ai subi de fréquentes humiliations durant les cours d'éducation physique. Dans les parties de balle au prisonnier, par

exemple, j'étais toujours celui qu'on tuait le plus sauvagement, d'où mon aversion pour les sports d'équipe.

Ma politique, aux États-Unis, était de rester dans mon coin. C'est une politique que, s'il plaît à Zig, j'entends aussi adopter au Village.

REMERCIEMENTS

Mille mercis à Paul Taunton de Knopf Canada, à Lexy Bloom de Vintage Books à New York ainsi qu'à Dean Cooke, Ron Eckel et Suzanne Brandreth de l'Agence Cooke. Merci également à Jessica Grant, Ross Rogers et Christian Dorais. Et, pour la version française du livre, un grand merci à Antoine Tanguay, Lori Saint-Martin et Paul Gagné.

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : août 2019

ISBN 978-2-211-30584-6